



3 1761 07865113 0

GIROUX

SOUPIRS

ET

SOURIRES

PS

9513

I78S6



Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature
in University College

A.D. 1883-1916

'Αλλ' ἦδὺ τοι σωθέντα μεμνήσθαι πόνων

—Euripides



Soupirs et Sourires

DROITS RÉSERVÉS CANADA 1922

- 75 -

Hercule Giroux



Soupirs

et

Sourires

179026.
26.3.23.

MONTREAL

1922



PS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

9513
I7856

DÉDICACE

*Ces vers sont d'une âme de carabin;
aussi sont-ils empreints des scènes quo-
tidiennes qui se passent dans le Quar-
tier Latin; et c'est pourquoi je les dédie
à tous mes frères de l'Université de
Montréal.*

Au lecteur

Semblable au voyageur après un long voyage
Que le fiévreux désir de revoir son foyer
Pousse à s'imaginer l'adorable entourage
Qu'il voit, dans son amour, prêt à le fêter,

J'ai senti dans mon cœur après ce long volume
Naître l'ardent désir de scruter l'avenir
Pour connaître le sort qu'il réserve à ma plume
Et que dans mon espoir je vois si beau venir.

Encore inconscient de l'inexpérience
Qu'a de notre ici-bas mon pauvre esprit d'enfant,
Je vois la vie en rose, empreinte d'espérance,
N'osant prévoir l'échec qui peut-être m'attend.

Je ne suis pas, lecteur, sans savoir que ces pages
Pourraient bien te froisser par leurs nombreux défauts ;
...Mais j'ai chanté partout le plus doux des langages,
Celui de l'âme aimante ; en sais-tu de plus beaux ?

J'ai chanté les espoirs, les rêves féériques
Du cœur qui s'est senti d'un autre cœur aimé ;
Avec lui, j'ai fêté les tendresses mystiques
Dont l'amour seul connaît le secret consommé.

J'ai pleuré sur le cœur dont l'espérance est morte
Et dont les heureux jours sont à jamais changés ;
A sa longue douleur la mienne que j'apporte
Rendra de nos chagrins les fardeaux plus légers.

J'ai dépeint de l'amour les pleurs et les sourires
En écoutant mon cœur qui fuyait le pimpant ;
J'ai reproduit les sons de ces deux nobles lyres
Tels qu'ils semblaient vibrer dans mon âme d'enfant.

Pardonne alors, lecteur, les fautes que j'ai faites
Dans ce volume orné des plus doux sentiments ;
Ces pages, j'en conviens, sont souvent imparfaites,
Mais le cœur laisse faire... Il est "Roger-Bon-Temps".

Quand tes doigts de mon livre auront fermé les feuilles
Et que dans ton esprit mes vers seront présents,
Si pour y bien songer longtemps tu te recueilles
Tu sauras mieux comprendre un cœur de dix-neuf ans

PREMIERE PARTIE



SOUPIRS

Parjure

D'une longue douleur l'âme à peine guérie,
J'avais jadis juré que jamais dans ma vie
Renaîtrait cet amour qui fait les grands heureux
Et qui, par ses attraits, les fait se croire aux cieux.

Mais, hélas, dans un monde où tout est versatile,
Le vœu le plus sacré devient le plus fragile ;
Le cœur change tout bas, il suffit d'un seul jour
Pour détruire une haine et réveiller l'amour.

Ce soir, le hasard permit que votre présence
Parût sur mon chemin dénué d'espérance;
En vous apercevant, mon cœur eut un sursaut.
J'eus peur de moi soudain, croyant mon sort trop beau.

Enivré par vos traits dont l'étrange nature
M'avait pu pénétrer; j'ai commis un parjure;
Car malgré mon serment de n'aimer plus jamais,
Ce soir, en m'endormant, j'ai senti que j'aimais.

Une fleur

T'en souvient-il toujours de mon départ, Jeannette,
Où, cachant à mes yeux la peine de ton cœur,
Tu m'avais murmuré d'une voix inquiète :
"En souvenir de moi, conserve cette fleur?"

Longtemps, je l'ai pressée en mes mains qui
[tremblaient,
Car elle était si belle et si fraîche en ce jour;
Tout le long du chemin, mes lèvres la frôlaient,
Et je fus enivré par son parfum d'amour.

Je lui disais tout bas à cette fleur chérie
Mon intense douleur d'être éloigné de toi;
Et je l'apercevais m'offrir sa sympathie
En exhalant alors son arôme vers moi.

Elle savait saisir ma peine et la comprendre
Tant de sa douce odeur elle savait griser;
Quand sur mes yeux les pleurs venaient pour se
[répandre,
Elle disait : "Prends-moi, j'ai son dernier baiser".

Que je l'aimais déjà cette fleur sympathique
Qui de ma solitude égayait le chagrin !
Elle savait si bien d'une juste réplique
En mon âme attiser le bonheur presque éteint.

Hélas ! J'en ai pleuré, cette fleur s'est fanée
Un matin qu'il pleuvait dans mon cœur exilé;
Jeannette, de la fleur que tu m'avais donnée,
A peine reste-t-il un pétale isolé.

Oui ! J'ai pleuré, petite, en regardant par terre,
S'effeuiller lentement la fleur que j'aimais tant,
Ton dernier souvenir gisait dans la poussière,
Quand je le ramassai, je pleurais plus qu'avant.

Aimons-nous bien, Jeannette, et craignons ce qui tue,
Car tu sais qu'ici-bas, l'amour ressemble aux fleurs;
Celle que tu m'avais donnée est disparue,
Notre amour peut mourir aussi malgré nos pleurs.

Le Secret

Lorsqu'un cœur est brisé, tout lui paraît pénible,
Sa blessure aux plaisirs le rend presqu'insensible,
Il déplore tout bas son cher bonheur perdu
Et blâme le destin qui souffrant l'a rendu.

O vous, les cœurs heureux qu'un grand amour
[enchaîne,
Vous qui ne connaissez nul regret, nulle peine,
Vous ne comprenez donc qu'un cœur puisse souffrir
Et pour tuer son mal souhaiter de mourir ?

Et vous vous demandez avec grande surprise
Pourquoi... souvent un cœur que tout bien favorise
Peut être malheureux et vivre avec regret ?

.....
...C'est qu'il n'est pas aimé;... Voilà tout le secret.

Mélancolie

Tu gémis, ô mon cœur, et tu souffres encore ?
La paix n'est donc pas venue écarter ta douleur ?
Du bonheur désiré quand donc la douce aurore
Viendra-t-elle écraser le poids de ton malheur ?

Tu gémis, ô mon cœur, et ta secrète peine
Te dévore toujours ? La coupe du bonheur
S'est donc déjà pour toi brisée encore pleine
Sans t'avoir laissé prendre un peu de sa saveur ?

Si jeune encore, hélas ! te faut-il, ô mon âme
De trop aimer mourir ? Avant d'avoir vécu,
O mon cœur, aurais-tu pour une ingrate femme
Désiré que la mort de toi fût un vaincu ?

Recueille-toi, mon cœur, et cesse de te plaindre,
Supporte avec courage un chagrin passager,
Car un sincère amour ne peut jamais s'éteindre
Et l'oubli bien longtemps ne peut se prolonger.

Bientôt, tu sentiras une gaîté nouvelle
Dans tes fibres régner ; tu ne sauras pourquoi ;
Ce sera le retour de l'amie infidèle
Qui pour toujours t'aimer sera venue à toi.

Écris-moi

Écris-moi, je suis seul et je pleure en silence
Le destin qui me frappe et me pousse à mourir ;
Je souffre de ne plus posséder ta présence
A l'heure, où j'en ai tant besoin pour me chérir.

Écris-moi, je veux lire encore que tu m'aimes
Et que de ton grand cœur, je suis toujours l'élu ;
Je veux t'entendre dire, en ces instants suprêmes,
Ce MOT que ma pauvre âme a de toi tant voulu.

Écris-moi, je me sens sous le poids de ma peine
Lentement succomber sans que tu sois tout près ;
Viens adoucir ce mal qui sans cesse m'enchaîne.
Si tu ne viens, je ne m'en guérirai jamais.

Regarde... Vois mes bras... Ils s'ouvrent pour
[t'atteindre
Fléchis... Romps ton silence... Écris-moi ton retour ;
Nos flammes du passé, ne les laisse s'éteindre,
Viens avec moi, retourne à ton ancien amour.

Exil

Entends-tu dans la nuit calme et silencieuse
Une voix au lointain qui pleure et qui gémit ?
Bien qu'un chagrin profond l'ait rendue ennuyeuse
N'y reconnais-tu plus celle de ton ami ?

De là-bas le vois-tu, les yeux remplis de larmes,
Qui pleure son exil à ton doux souvenir ?
Pourquoi ne viens-tu pas dissiper ses alarmes ?
De son ennui tu pourrais si bien le guérir !

Qu'il souffre loin de toi celui qui, dans son âme,
T'aperçoit si souvent lui tendre tes deux bras !
Qu'il voudrait s'y jeter pour respirer ta flamme
Au sein du triste exil qui ne lui permet pas !

Qu'un soupir de ton cœur s'entremêle à ma plainte
Et me fasse sentir que tu penses à moi ;
Mon âme d'exilé, de son mal presque éteinte,
Un instant revivra se croyant près de toi.

Ennui

Sous le toit qui m'abrite
Je suis tout seul, ce soir,
Et je voudrais, petite,
A mes côtés te voir.

L'ennui de ta présence
Me ronge sans retour,
Mais j'aime ma souffrance,
Elle est faite d'amour.

C'est pour toi seule, Yvonne,
Que j'aime ma douleur;
Souffrir par ta personne
Est si doux à mon cœur !

Petite, je m'ennuie
De ne plus voir tes yeux
Toujours si pleins de vie
Fixer sur moi leurs feux.

Je voudrais voir encore
Ton sourire charmant,
Tes lèvres que j'adore
Ton air si captivant

Et de nouveau l'entendre
Ta sympathique voix
Murmurer, douce et tendre,
"Je t'aime mille fois."

Écris-moi que tu m'aimes,
Que tu penses à moi;
Ces deux aveux suprêmes
Tairaient tant mon émoi !

J'ai peur que tu me laisses
Durant mes jours au loin,
Garde-moi tes tendresses
Car j'en ai tant besoin !

Jure-moi que ton âme
Est mienne pour toujours
Et que ton cœur réclame
D'éternelles amours.

Bonsoir, Yvonne aimée,
J'embrasse, en me couchant,
Ta figure adorée
Dans un baiser brûlant.

Et tant que cette absence
Nous pourra désunir
Je vivrai d'espérance,
Toi, vis de souvenir.

Ninon

Elle apparut. Et ma pauvre âme
Ne put retenir son émoi;
J'aurais dû réprimer ma flamme,
Je n'étais plus maître de moi.

Elle passa. Dans son sourire
Je perçus un aveu caché;
J'aurais dû sans doute m'en rire
Mon cœur en était trop touché.

Elle m'aima. Dans ses caresses
Je m'abandonnai sans retour;
J'aurais bien dû fuir ses tendresses,
Mais j'étais tant grisé d'amour !

Elle partit. Ses yeux en larmes
Semblaient dire : "Je reviendrai";
J'aurais dû négliger ses charmes,
Mon cœur se serait trop serré.

Elle mourut. Un jour morose
J'appris qu'en prononçant mon nom
S'était dans sa fraîcheur de rose
Éteinte ma douce Ninon.

Je n'aurais point dû la connaître
Puisque je devais tant souffrir
Et que le jour qui la vit naître
Devait aussi la voir mourir.

O vous qui de ces tristes choses
Etes les témoins éplorés,
Dans vos amours, fuyez les roses,
Car leurs bonheurs sont mesurés.

SONNET

Orgueil

Si de la femme aimée entre toutes les femmes
Tu ne reçois, mon cœur, aucun signe amoureux :
Si de l'âme voulue entre toutes les âmes
Tu ne peux obtenir le moindre des aveux.

Adore ta souffrance et fais taire les blâmes
Dont tu voudrais marquer la femme de tes vœux ;
Car seuls les cœurs pervers, les cœurs qui sont infâmes
Maudiraient l'être cher qui les rend malheureux.

Reste fier, toi mon cœur, devant cette personne
Qui, par indifférence, écrase ton espoir;
De ton amer chagrin ne lui laisse rien voir,

Et cette femme dont la froideur t'aiguillonne
Au moins, ne pourra pas mépriser ta douleur,
...Et ton orgueil sera sans souillure, ô mon cœur.

A un jeune homme...

ADIEU

De ce pauvre ici-bas l'éternelle ironie
A nos plus doux bonheurs donne bien peu de temps,
Quand de nos rêves chers la coupe est bien remplie
Elle se brise, hélas, sans qu'on ait bu dedans.

Toi, mon ami d'un jour, vois comme ici tout passe,
Je te parlais hier pour la première fois,
Et c'est demain pourtant que, vacillante et basse,
Dans un dernier adieu te parlera ma voix.

Qu'un souvenir de moi s'incruste dans ton âme
Et plus tard te rappelle un ami du passé;
Rien n'allume en nos cœurs une plus vive flamme
Qu'un souvenir lointain qui ne s'est effacé.

Ta présence

Je vis dans l'espérance
Que ta douce présence
Sera sur mon chemin
Demain.

Et je sens de mon âme
La plus ardente flamme
Me pénétrer d'émoi
Pour toi.

Ce soir, dans mon attente
Pour te voir, chère absente,
De mourir de bonheur
J'ai peur.

A demain, tendre amie !
Viens rendre un peu de vie
Au cœur qui loin du tien
S'éteint.

Souvenirs

Ce soir, un souvenir, en sa douceur, cruel,
Vient d'ouvrir de mon cœur la pire cicatrice;
J'aurais donné, mon Dieu, la moitié de mon ciel
Pour n'avoir plus senti cet horrible supplice.

O souvenirs trop beaux, c'est vous que je revois,
M'apportant le tableau de ma fortune ancienne ?
Pourquoi m'apportez-vous mon bonheur d'autrefois
Quand mon âme aujourd'hui ne gît que dans la peine ?

Que je souffre avec vous, affligeants souvenirs !
Je la revois si bien celle que j'ai perdue
Celle pour qui mon cœur eut de si doux soupirs
Et que, malgré son mal, il a toujours voulue.

Je revois ma Florence assise à mes côtés,
Me disant à l'oreille : "Avec toi, je veux vivre";
Ces quelques mots si doux en mon âme incrustés
Font que de mon passé, ce soir, mon cœur s'enivre.

Oui, c'est bien elle, hélas, qu'en esprit je revois
S'attachant à mes bras et me disant : "Je t'aime";
De quelle émotion avait tremblé sa voix
En m'avouant tout bas ce sentiment suprême !

Je revois ses beaux yeux dont les éclairs brillants
Semblaient me découvrir la blancheur de son âme;
D'amour et de tendresse sans cesse pétillants,
De les avoir aimés qui m'en eût fait un blâme ?

Je revois ses cheveux dont la pure noirceur
Faisait tant ressortir sa beauté captivante ;
Sur eux, je me revois passer avec lenteur
Ma main qui devenait, en ce moment, tremblante.

Je revois son sourire, oh ! le sourire aimé
Qui faisait tressaillir les fibres de mon être ;
De quel amour profond il semblait animé
Lorsque je le voyais sur ses lèvres paraître !

Pourquoi m'as-tu laissé ? De grâce, dis, Florence ?
Depuis ton abandon, je m'attriste en tous lieux ;
J'ai perdu ma gaiété, de t'avoir l'espérance
Et par toi je me meurs, délaissé, malheureux.

Oh ! Reviens consoler cette âme qui déplore
La perte qu'elle fit, quand tu l'abandonnas ;
Oui, reviens, ma Florence à celui qui t'adore,
Je t'attends, je te veux, jette-toi dans mes bras.

Regrets

Hélas ! Je l'ai perdue au printemps des promesses
Cette blonde aux yeux noirs que je voulais aimer !
En dépit des tourments qui sans trêve le blessent
Mon cœur aime à souffrir, sans vouloir la blâmer.

Sûr de mon avenir, j'avais fondé sur elle
Mes rêves les plus chers, mes espoirs les plus beaux ;
J'oubliais que l'amour, hélas, souvent chancelle
Et ne laisse en nos cœurs que d'immortels sanglots.

Je me représentais mes chères espérances
Devenant à jamais une réalité ;
Je croyais disparus mes doutes et mes transes
Pour le bonheur sans fin que j'avais convoité.

De ma vie elle était l'étoile encourageante
Qui chassait loin de moi les peines et douleurs,
Elle avait la puissance — oh ! cette amie aimante —
De me faire entrevoir les plus lointains bonheurs.

Son souvenir créait dans le fond de mon âme
Je ne sais quelle joie en mes tristes moments;
Je ne pouvais prévoir qu'à mon sujet sa flamme
Mourrait, comme une rose, après si peu de temps.

Elle était ma patronne en mes longues études
Où me rendait heureux son moindre souvenir;
Je sentais s'en aller mes pires lassitudes
Quand j'y pensais, le soir, avant de m'endormir.

C'était elle en tous lieux qui remplissait ma vie
Je la voyais partout, la nuit comme le jour;
Et son âme à la mienne était sans cesse unie
Dans l'intime bonheur du plus sincère amour.

Hélas ! Elle est partie ! Et de mes espérances
Il ne me reste plus qu'un souvenir flétri;
C'est ainsi qu'il n'est pas de bonheur sans souffrances
Et que le plus grand bien, même en naissant, périt.

Retrouvée

Je t'ai donc retrouvée, ô Florence chérie,
Toi que j'avais perdue en ne sachant pourquoi;
Ne suis-je point trompé ? Parle, je t'en supplie,
Celle qui me revient, Florence, est-ce bien toi ?

Est-ce toi qui jadis avais par ton sourire
Su réveiller en moi l'amour le plus ardent ?
Est-ce toi dont les yeux avaient pu me séduire
Et graver dans mon cœur ton portrait captivant ?

Est-ce toi qui, plus tard, insensible à la peine,
Voulus m'abandonner et briser nos amours ?
Toi qu'alors je faisais de mon âme la reine
Et que j'aurais voulue à moi seul pour toujours ?

Est-ce toi qui, par là, fis naître la souffrance
En mon malheureux cœur qui toujours te pleurait ?
Est-ce toi qui, de plus, éteignis l'espérance
Qui restait en celui qui malgré tout t'aimait ?

Est-ce toi qui reviens pour me dire : "Je t'aime"
Et rallumer en moi les flammes du passé ?
Est-ce toi qui reviens mettre un baume suprême
Sur le cœur qui par toi fut jadis tant blessé ?

Sois bénie, ô Florence, amante que j'adore
Pour n'avoir oublié nos anciennes amours
Pour revenir vers moi que tu chéris encore
Et pour rendre joyeux le reste de nos jours !

Oui ! Nous nous aimerons, Je le jure, Florence ?
Ce bonheur d'autrefois, il nous sera rendu ;
Nous saurons bien tous deux, guidés par l'espérance
Retrouver le grand bien, par nous alors perdu.

Regardons l'avenir, l'âme d'espoir remplie,
Lorsque de nous aimer nous nous serons jurés ;
Et si plus tard l'amour en nos cœurs se délie,
Qu'on dise : "C'est la mort qui les a séparés".

Elle est morte

Au sein d'une tendre amitié,
Inexorable et sans pitié,
La mort de mes bras l'a ravie
Celle qui remplissait ma vie.

Pareille à la plus belle fleur
Qui le même jour naît et meurt,
C'était d'hier qu'elle était née
La mort l'a déjà moissonnée.

Je ne reverrai plus ses yeux
Fixer sur moi leurs si beaux feux
Et sa superbe chevelure
Flotter le long de sa figure.

Et de ses délicates mains
Les serrements presque divins
Ne me seront plus sympathiques
Dans mes heures mélancoliques.

Et je n'entendrai plus sa voix
Comme dans les jours d'autrefois
Sous l'émotion tremblotante
Me dire : "Je serai constante".

Hélas ! ces beaux jours de bonheur
N'étaient donc que pour mon malheur ?
Pourquoi si tôt l'ai-je perdue
Celle que j'aurais tant voulue ?

Pourquoi, mon Dieu, de nos amours
Avoir ainsi rompu le cours ?
Nous nous aimions tant ! Et la vie
Nous apparaissait si fleurie.

Répétez-lui, du moins, là-haut,
L'éternel et merveilleux mot
Que toujours mon pauvre cœur l'aime
Et qu'en mon âme elle est la même.

Dites-lui que son souvenir
Ne pourra jamais se ternir
Et qu'il lui restera fidèle
Celui qui vit, si rempli d'elle.

A une jeune fille...

ADIEU

Adieu, petite amie,
Je te perds en t'aimant;
Trop vite ne l'oublie
Celui qui t'aimait tant.

Adieu, c'est pour la vie
Que je te vois partir,
Sois heureuse, Lucie,
Garde mon souvenir.

Adieu, Je sens mon âme
En te quittant faiblir,
Ne m'en fais pas de blâme
Je t'aimais à mourir.

Plaintes

Tu murmuras
 Bien bas
Cette parole
 Frivole
Qui de mon cœur
 Rêveur
Chasse et foudroie
 La joie.

Depuis ce jour,
Toujours
Une souffrance
Immense
Persiste en moi...
...Sans toi
Partout, je traîne
Ma peine.

Reviens ! J'attends
Le temps
De ta présence,
Florence,
Que ton retour
D'amour
Pour cette vie
Nous lie !

Sur la montagne

Te souvient-il, dans mon absence,
De la montagne, où tous les deux,
Remplis d'une folle espérance
Nous marchions si souvent heureux ?
C'est là, que je te fis, Jeannette,
L'aveu de mes plus doux secrets
L'aveu de mon âme muette :
"Que je t'aimais.

De tes mains une douce étreinte
Avait rempli mon cœur d'espoir
Et fait disparaître ma crainte
De te perdre sans te revoir ;
Et c'est en ce moment, Jeannette,
Loin de tous les yeux indiscrets
Que tu m'avais dit en cachette :
 "Que tu m'aimais.

Mais, hélas ! Quelques mois à peine
Depuis tes serments ont passé,
Et de froideur ton âme pleine
Martyrise mon cœur blessé ;
Malgré tout, — mon amour demeure,
Sur la montagne, où tu venais
Je viens souvent songer à l'heure
 Où tu m'aimais.

Ta voix

Dans ta douce et chère personne
Tout m'est un trésor précieux;
J'aime ta taille qui te donne
Un air charmant et gracieux.

J'adore aussi ta chevelure
Dont la rare couleur surprend
Ainsi que l'étrange nature
De ton sourire bienveillant.

Tes yeux, Jeanne, je les préfère
Aux plus pénétrants que j'ai vus;
Ils ont une ombre de mystère
Qui les rend beaux de plus en plus.

Mais ce qui fait battre la fibre,
Surtout, de mon cœur plein de toi,
C'est ta voix qui jamais ne vibre
Sans remplir mon âme d'émoi.

Quand tu parles, ce sont des charmes
Qui de ta lèvre osent jaillir;
J'ai peine à retenir mes larmes
Tant je me sens alors frémir.

Les choses les plus douloureuses
Me sont douces quand tu les dis;
Les nouvelles les plus affreuses
Par ta voix, font taire mes cris.

Ta parole est tendre et sincère
Elle pénètre jusqu'au cœur,
Elle sait guérir et refaire
Celui qu'a frappé le malheur.

Un mot de toi, petite amie,
Rallume la joie en mon cœur,
Ta parole me rend la vie
Durant mes moments de langueur.

Jeanne, je veux toujours l'entendre
Ta voix dont l'accent est si chaud
Et qui me fait si bien comprendre
Ce que la vie a de plus beau.

Il faudra donc m'aimer, petite,
Et me le dire une autre fois,
Afin qu'heureux mon cœur palpite
D'entendre de nouveau ta voix.

Lettre à A. T.

Mademoiselle,

Le cœur encore ouvert d'une peine inouïe
Songeant au mauvais sort qui fondait sur ma vie,
Je parcourais, un jour, un immense salon
Par de nombreux tableaux décoré tout le long.
Une foule empressée autour de ces peintures
Critiquait et louait les diverses natures
Qui ressortaient le plus du tableau préféré.
Nul d'entre eux jusque là ne m'avait attiré.
J'étais indifférent, absorbé par la peine
Qui du fond de mon âme était maîtresse et reine.

J'en étais sur le point d'abandonner l'endroit
 Lorsque subitement, j'aperçus devant moi
 Un tableau remarquable, éloquent et bizarre;
 Et je sens, à sa vue, un frisson qui s'empare
 De ma pauvre personne. Oh ! Quel cadre frappant !
 De mon cas il était le portrait tout vivant.
 Annette, entendez-vous, c'était là mon image
 Ce tableau saisissant me parlait sans langage.
 Au bas, en lettres d'or, un titre : "Amour muet".
 Ecoutez maintenant ce qu'il représentait.
 Solitaire et pensif au fond d'une chambrette
 Un jeune homme est assis. Une larme discrète
 Sur le bords de ses yeux creuse un léger sillon,
 Ses cheveux en désordre effleurent son beau front,
 Un soupir de douleur par sa bouche entr'ouverte
 Nous semble s'exhaler de son âme déserte.
 A voir ce doux visage ainsi tout contracté
 L'on sent d'un grand chagrin la dure acuité.
 Ses yeux semblent hagards, ils cherchent quelque
[chose
 Comme attirés soudain par une étrange cause.

.....
 Et dans l'extrême coin de ce tableau fameux
 Une femme est bien là devant le malheureux;
 A sa lèvre vermeille apparaît un sourire
 Qu'à sa juste valeur je ne puis pas décrire;
 Elle est resplendissante au sein de sa beauté,
 Ses traits nobles et purs respirent la bonté;
 A travers ses beaux yeux pétillants de jeunesse
 On voit se refléter l'amour et la tendresse;

Un secret dans son cœur nous paraît comprimé
Elle aime — mais attend l'aveu du bien-aimé.
Annette, y songez-vous au sens de la peinture ?
De mon cœur triste et seul voici la conjecture.
Si le jeune homme est pâle et nous paraît souffrir
Si ses yeux par des pleurs viennent de s'obscurcir
C'est qu'il aime une femme — et n'a pas l'espérance
De triompher un jour de son indifférence.
Il tient silencieux son dévorant secret,
A celle qu'il chérit son amour est muet.
Il n'ose pas lui dire à cette femme aimée,
Combien son cœur d'amant l'a souvent réclamée;
Pourquoi son long silence ? Oh ! vous devez prévoir
Qu'il a peur de l'entendre anéantir l'espoir
Qui du fond de son cœur comble un peu le grand vide,
Qu'il craint de la voir rire et de la voir, perfide,
Se moquer de l'aveu de son amour profond.
Et c'est pour éviter cette déception
Qu'il se tait, résolu de souffrir en silence
Et d'aimer à pleurer la lointaine présence;
Et j'ai dit que ses yeux m'avaient l'air attirés
Par une étrange cause. Ils ne sont que leurrés
Par l'apparition de la femme voulue;
Il croit la voir tout près — ô l'heureuse entrevue —
Il croit la voir sourire et murmurer bien bas
Qu'elle est venue enfin se jeter en ses bras.
O vaine illusion ! Son pauvre esprit malade
S'était imaginé l'amoureuse accolade.
En sa chambrette obscure il était seul toujours
Rongé par son silence et regrettant ses jours;

La femme du tableau n'était que sa pensée
Une apparition par lui seul caressée.

.....
Tel est bien le tableau qui m'avait tant frappé ;
Et je pourrais jurer ne m'être point trompé
En disant que mon cas est à peu près semblable.
J'aime depuis cinq mois une amie adorable
Dont le cher souvenir est gravé dans mon cœur,
Près d'elle j'ai passé bien des mois de bonheur
Bonheur que m'apportait son aimable présence ;
A la voir je sentais une douce espérance
Naître au fond de mon cœur et charmer mon futur,
Le ciel de l'avenir m'apparaissait d'azur.
J'ignorais que l'amour est comme une étincelle
Qui charme un seul instant notre avide prunelle.
Mais moi dans mon amour, ce dont j'ai tant souffert
Fut de trouver un cœur qui ne s'était offert ;
Il n'a pas su comprendre à quel point mon silence
Semblait parler tout haut de mon amour immense
Et pareil à l'amant que le tableau montrait
Je n'osais pas parler, je gardais mon secret.
Jamais elle n'a su qu'une sincère flamme
Envers elle animait l'intime de mon âme,
Jamais elle n'a pu deviner dans mes yeux
L'amour qui me tourmente et me rend malheureux ;
Et c'est pourquoi je suis en tous lieux si morose
De ma mélancolie enfin voyez la cause.
Un jour la douce amie en songeant au passé
Me reverra peut-être envers elle empressé,
Puisse alors le soupçon de ma flamme muette

Pénétrer dans son cœur afin qu'elle projette
De revenir vers moi pour m'aimer à jamais !
Ce tableau, devinez-vous pourquoi je l'aimais ?
Annette, dites-moi, soyez franche et sincère,
Ce que je vous apprends vous est-il un mystère ?
Cette amie adorée à qui je n'ai pas dit
Le secret que mon âme à présent reproduit
La reconnaissez-vous ? Se peut-il qu'elle vienne
Vers celui qui l'adore et la veut faire sienne ?
J'attendrai, je vivrai plein d'espoir et de foi
Jusqu'à la grande époque, où vous viendrez à moi.

.....
Elle est déjà trop longue, excusez cette histoire
Et de son pauvre auteur gardez bonne mémoire.

Le jour de sa fête

L'âme d'ennui rongée, au fond de ma chambrette,
Je me sens envahir par un amer chagrin ;
Que je voudrais parler, mais ma peine est muette,
Il me faut endurer, sans un mot, mon destin.

Non ! Je me sens vaincu ! Je ne veux plus me taire ;
Je veux qu'on sympathise avec mon triste sort,
Ma profonde douleur me sera moins amère
Et je me sentirai pour la subir plus fort.

Lorsque de mon état tous auront su la cause,
Quelques-uns en riront sans pitié devant moi;
D'autres diront peut-être : "Oh ! la futile chose",
Mais il en est pourtant qui verront mon émoi.

Vous tous qui m'entendez, ce que mon cœur déplore
Ce qui le rend morose est qu'en un pareil jour,
Il se trouve éloigné de celle qu'il adore
Et ne peut même aller lui souffler son amour.

Dix-huit ans ! Juste l'âge, où dans tout cœur sensible
Le divin Cupidon compte ses premiers pas;
Et dire qu'à cette heure — ô revers indicible —
Pour lui dire un bonjour je ne la verrai pas.

D'autres, tous mes rivaux lui diront qu'elle est belle
Et lui feront leurs vœux peut-être en un baiser,
Tandis que loin, bien loin, mon cœur tout rempli d'elle
Sentira de chagrin ses fibres se briser.

De ses yeux si frappants dans leur beauté profonde
Je ne pourrai pas même avoir un seul regard ;
Je n'y pourrai pas lire une simple seconde
Si son amour pour moi, meurt ou devient plus fort.

Vous enfin qui savez à quel point de mon âme
La douleur est aigue et sensible à guérir ;
Dites-moi si vraiment l'on me peut faire un blâme
D'être abattu, ce soir, et de vouloir mourir ?

Puisqu'il m'est impossible, en ce jour de sa fête,
D'aller la voir moi-même et lui faire mes vœux,
Vous du moins, dites-lui que mon cœur lui souhaite
Un avenir toujours de plus en plus heureux.

Et si devant ces mots vous la voyez sourire
Et croyez percevoir qu'elle m'aime toujours ;
Sans perdre un seul instant, n'oubliez pas de dire :
Il vous souhaite aussi du succès en amours.



Sans espoir

C'était donc la première et la dernière fois
que j'entendais alors ton adorable voix

Dire, bien basse

Mais non sans grâce :

Hélas ! il est trop tard, je ne puis pas t'aimer
Mon pauvre cœur est pris, un autre l'a fermé

Sa porte rose

Est pour toi close."

Déçu par cet aveu qui brisait mon espoir
Je te quittai, sachant ne jamais te revoir
Et dans mon âme
Souffrait la flamme
Que ton charmant sourire et ton œil enjôleur
Avaient fait naître en moi pour mon plus grand
[malheur
Et, seul je pleure
Depuis cette heure.

Oh ! Je ne t'en veux pas du mal que je ressens
Mon cœur, malgré sa peine et ses cruels tourments
Tout bas endure
Cette blessure.
Mais de l'ami d'un jour qu'un ardent souvenir
Ne te fasse oublier à travers l'avenir
Sa peine immense
Sans ta présence.

DEUXIEME PARTIE



SOURIRES



C'est nous

Dans le coin d'un joli parterre
Croissait un odorant lilas,
Lorsqu'une rose printanière
Vint à pousser à quelques pas.

Chaque jour, devenant plus belle,
La rose plut à ce lilas;
La tige de l'arbre vers elle
Descendit de plus en plus bas.

Le voyant s'approcher, la rose
Exhala vers lui son parfum...
En avez-vous perçu la cause ?
...L'amour des deux n'avait fait qu'un.

Laissez-moi vous dire une chose
Jeanne, ne me refusez pas ;
C'est que vous êtes cette rose
Et que moi, je suis ce lilas.

La Coupure

Me rasant, l'autre soir,
En face d'un miroir,
J'ai fait à ma figure
Une large coupure.

Mais loin de m'en fâcher,
Je ne pus m'empêcher
De me railler moi-même
De ma surprise extrême.

Je croyais percevoir
Dans le coin du miroir
Ta figure coupable
D'être trop adorable.

Et croyant pour de bon
A l'apparition,
J'ai voulu, je l'avoue,
Baiser ta belle joue.

Mais quel baiser coupant !
Le menton plein de sang,
Je revins aussi vite
A ma lame maudite.

Ne te moque de moi,
Car le mal vient de toi,
Et l'unique remède
Doit venir de ton aide.

Seul un baiser réel
Par son effet de ciel,
Pourra de ma coupure
Guérir la meurtrissure.

Mais gare au traitement ;
S'il est trop captivant...
...D'aimer douleur semblable
Je deviendrais capable.

Voix du cœur

Lorsqu'éloigné de toi, songeur et tout peiné,
Et qu'à l'être longtemps je me sens condamné,
Jeanne... Si tu savais la pénible souffrance
Qu'en ces tristes moments je subis en silence
Oh ! oui, tu m'aimerais toujours !

Quand, revenu vers toi, rempli d'espoir, heureux,
Il me faut commencer mon rôle d'amoureux,
Jeanne... si tu voyais au travers de mon âme
Tout l'amour dont pour toi mon pauvre cœur
[s'enflamme
Oh ! oui, tu m'aimerais toujours !

Lorsqu'âgés de vingt ans, nous nous aimerons mieux
Et qu'un amour plus grand nous unira tous deux,
J'aurai tout le bonheur auquel par toi j'aspire;
Et j'espère qu'alors je t'entendrai me dire :
Oh ! oui, je t'aimerai toujours !

Vos yeux

Dans le fond de mon âme
Ils resteront gravés
Vos yeux, qui pour ma flamme
Sont ceux qu'elle a rêvés.

J'y trouve la noblesse
Du profond sentiment,
Et j'y vois la tendresse
Dont mon cœur manque tant.

Ils sont presque un mystère
Pour qui ne les connaît,
Signe qui coopère
A croître leur attrait.

Ce qui les divinise
C'est leur pure clarté
Qui, pour moi, symbolise
Une immense bonté.

Un cœur sensible et tendre
Se révèle chez eux,
Cœur que j'oserais prendre
Si je n'étais peureux.

Mais je n'ose le dire
Que j'adore vos yeux
Et qu'ils pourraient suffire
A me rendre joyeux,

Car mon âme craintive
Y redoute un refus
Et de dire se prive
Ce qu'elle aime le plus.

Il me faut donc vous taire
Mes sentiments, Muriel ?
Vous cacher que j'espère
Votre amour éternel ?

Et dire que la cause
De mon mal, c'est vos yeux,
Puisque jamais je n'ose
Vous parler devant eux.

C'est leur beauté frappante
Et leur claire noirceur
Qui rendent impuissante
La bouche de mon cœur.

Une courte minute
Fermez-les ces beaux yeux
Pour que je m'exécute
En mes secrets aveux.

Et, dès le moment même
Où, ne voyant leurs traits,
J'aurai dit : "Je vous aime"
Qu'ils s'ouvrent pour jamais !

Je pourrai dans la suite
Les admirer toujours
Sans craindre leur poursuite
Au sein de mes amours.

Et, rempli d'espérance,
Je verrai l'avenir,
Qui, par votre présence
Me viendra réjouir.

Le 5 novembre

Ce jour, par deux motifs frappants
A la célébrité s'attache;
Il fête avec vos dix-neuf ans
La naissance de ma moustache.

Ne doutant pas de vos souhaits
Pour qu'elle pousse longue et belle,
Voyez aussi ceux que je fais
A votre égard, Mademoiselle :

Que l'avenir le plus heureux
A vos pas pour toujours s'attache,
Que vos ans soient aussi nombreux
Que tous les poils de ma moustache !

Un chocolat

On peut, sans être confiseur,
S'y bien connaître en sucreries
Et sans faire la moindre erreur
D'un 'bonbon' dire les parties.

Et c'est justement la raison
Qui m'encourage pour vous dire
Qu'un chocolat — du moins un bon —
De deux parts se doit bien suffire.

La première est évidemment
Son enveloppe noire et pure ;
La crème qu'on voit en l'ouvrant
C'est là sa seconde nature.

Ainsi... sans être Cupidon,
Sur les cœurs on se peut connaître
Et sentir un amour profond
Qui lentement commence à naître.

C'est pourquoi j'ose soutenir
Qu'il est en un cœur deux parties ;
Pour vous y faire convenir
Du cas voyez mes garanties.

La première, c'est son contour
Aux sentiments sensible et tendre ;
En l'ouvrant, on y voit l'amour,
C'est l'autre part... la belle à prendre.

Vous rappelez-vous, l'autre soir,
Lorsque de votre main si belle
J'eus le plaisir de recevoir
Un chocolat, Mademoiselle ?

Que fis-je alors ? Le savez-vous ?
J'en pris la crème ragoûtante ;
Le bonbon me parut bien doux,
C'était la partie excellente.

Or, si je vous offrais mon cœur
Quelle part serait préférée ?
Celle qui ferait mon bonheur
Serait-elle considérée ?

Comme de votre chocolat
J'ai pris, sans hésiter, la crème ;
De mon cœur envers vous qui bat
Prenez aussi l'amour extrême.

Et tous deux, voyant le bonheur
Poursuivre nos âmes unies,
Nous pourrons gaîment dire en chœur :
'Vivent les deuxièmes parties !

Punition

Parfois quels déplorables tours
Nous jouent les premières amours !

.....
J'avais alors huit ans. Cet âge
Où très peu souvent d'être sage
Il nous arrive. Et — je le dis —
D'une belle j'étais épris.
N'est-ce pas que j'étais précoce ?
Déjà, je rêvais à la noce
Et jurais de l'aimer toujours ;
Je lui faisais mille discours
Sur sa beauté, ses traits, ses charmes,
D'où naissaient mes chères alarmes.

Devant ces mots, elle riait
 Et de grand flatteur me traitait.
 Oh ! De nous voir c'était splendide !
 Mais hélas, le destin perfide,
 Destin que j'ai cent fois maudit
 Nous ôta soudain son crédit.
 Car, une bonne fois, ma mère
 M'aperçut auprès de ma chère
 Juste aux moments toujours parfaits
 Où, plein de feu, je l'embrassais.
 Hélas ! c'était la fin cruelle,
 Je venais de perdre ma belle.

.
 Trois longs jours, je ne pus sortir
 Me jugeant un pauvre martyr ;
 Ma mère, toujours inflexible,
 Répétait que c'était terrible
 D'avoir fait semblable action
 Et que j'étais mauvais garçon !
 J'avais beau dire que la veille
 Faire avec papa la pareille
 Je l'avais vue. Elle disait
 De me taire. Oh ! que ce m'était
 Affreux de perdre la présence
 De ma belle. En moi, l'espérance
 Se mit lentement à pâlir
 Et je crus que j'allais mourir.
 Mais — Incomparable surprise —
 Le lendemain, ma mère prise
 D'un remords subit, vint me voir
 Et me dit qu'il m'allait falloir

Etre fort. Je fis la promesse.
Alors, les yeux pleins de tendresse
Elle ajouta : 'M'attends un peu'
Et sortit. Quel drôle de jeu
Me dis-je, surpris de la chose...
Soudain, j'en aperçus la cause.
Ma mère revenait, suivant
Celle que je déplorais tant.
'Embrassez-vous' murmura-t-elle,
'Je serai votre sentinelle
Mais je veux que dorénavant
Vous n'agissiez en vous cachant'...
...A quoi lui répondit ma belle :
Faites souvent la sentinelle.

Ta bague

Ce soir, dans ma sombre chambrette
J'éprouve une gaîté secrète ;
Je ne suis seul, car à mon doigt
Brille un quelque chose de toi.

Et tu le sais, petite amie,
Ce qui vient de toi rend ma vie
Plus heureuse que si j'avais
Tous les trésors et les succès.

J'ai ta bague de jeune fille,
Sur elle un diamant qui brille
Me fait penser à tes grands yeux
Où règnent de semblables feux.

Cette bague qui m'est si chère
Fait d'un or que rien n'altère
Jeanne, me rappelle ton cœur
Dont l'amour a plus de valeur.

Et cette bague, je l'embrasse,
Croyant y retrouver la trace
De ta bouche qui bien souvent
A dû s'y poser tendrement.

Seul un baiser de toi, petite,
Sur cette bague favorite,
Pourrait en éclipser d'un trait
L'or ou le diamant parfait.

Ce qui prouve, tu le devines,
Que tes lèvres presque divines
Pour moi, l'emportent de beaucoup
Sur ton joli petit bijou.

Votre gâteau d'éponge !

Comme d'une âme sans défaut
La gratitude est le vrai signe,
Laissez-moi pour votre gâteau
Vous dire un merci d'une ligne.

D'une délectable saveur
Me fut votre gâteau d'"éponge",
Jamais je n'en pris de meilleur,
Je vous le jure et sans mensonge.

Or, pour en conserver longtemps
Une agréable souvenance,
J'ai ménagé comme ornement
Un petit peu de sa substance.

Mais je ne le dirai qu'à vous
Ce que j'en ai gardé, Madame;
A peine est-ce deux ou trois trous,
Il ne faut donc m'en faire un blâme.

Conseil

Oui, femmes, vous avez raison ;
L'homme n'est qu'un cruel despote,
Il est un maître en sa maison
Qui, jour et nuit, grogne et radote.

Je compatis à votre sort,
Courageuses infortunées,
L'homme est un bourreau, dont le tort
Est de vous croire dominées.

Mais hélas, si l'homme est méchant,
Femmes, par vous le tout commence ;
Si vous vous taisiez plus souvent
L'homme agirait en conséquence.

L'homme cruel n'est que l'effet
Dont votre babil est la cause.
Ne parlez donc pas, s'il vous plaît,
Lorsqu'il grogne sur quelque chose.

Et vous verrez dans l'avenir
Que le secret d'un bon ménage
Est de toujours se souvenir
Que le muet est le plus sage.

Dans mes yeux

Oui, dans mes yeux
Vous pourrez lire
Ce que, peureux,
Je n'ose dire.

Car devant vous
Tout les enjôle,
Mes yeux sont fous
Et sans contrôle.

Leurs clignements
Ont quelque chose
Dont les amants
Savent la cause.

(Je serai court
Pour être sage)
D'un grand amour
Ils sont l'image.

On voit en eux
Qu'ils vous adorent,
Que, pleins de feux,
Ils vous implorent,

Par un baiser
Venez, Alice,
Les apaiser
De leur supplice.

Et sûre alors
De votre flamme,
Quels heureux sorts
Pour ma pauvre âme !

D'un grand amour
Que notre vie
Soit le séjour
Aimable amie !

Tous ces aveux
Que e murmure
Sont dans mes yeux
Je vous le jure.

Regardez bien,
Leur flamme extrême
Dira combien
Mon cœur vous aime !

Je ne le dirai pas

Je ne le dirai pas que j'entreprends, ce soir,
D'esquisser, avec soin, vos traits, Mademoiselle;
Car malgré mes efforts, je crains de ne pouvoir
M'acquitter de ma tâche et vous faire assez belle.

Ceux que votre beauté jusqu'ici rend jaloux
Devant mon insuccès sentiraient trop de joie,
Tandis qu'à mon égard un terrible courroux
De votre aimable cœur me fermerait la voie.

J'écris donc pour moi seul et nul ne les saura
Les secrets que bientôt dévoilera mon âme ;
C'est ainsi des jaloux que ma plume rira
Et que de votre part j'éviterai tout blâme.

Non ! Je ne dirai pas que j'adore vos yeux,
Que je les trouve purs dans leur noirceur profonde ;
Car j'entends aussitôt dire les envieux :
'Il parle de la sorte à presque tout le monde !'

Je ne le dirai pas que vous avez un front
Dont la blancheur superbe inspire la noblesse ;
Car j'entends à ces mots un malin qui répond :
'Louanger une femme est signe de faiblesse'.

Je ne le dirai pas que les plus beaux cheveux
Sont ceux que je voyais flotter sur votre tête ;
Car je vois mille gens se murmurer entre eux :
'Mentir ainsi n'est pas un signe bien honnête.'

Je ne le dirai pas que jamais je n'ai vu
Sur un autre visage une lèvre plus rose;
Afin que nul jaloux ne dise à l'imprévu :
'Jusqu'à présent, mon cher, tu n'as pas vu
[grand'chose.]'

Je ne le dirai pas, mais bien à contre-cœur,
Que, pour moi, votre taille est la plus élégante;
J'en vois trop se disant : 'Mais c'est un imposteur,
Il ne sait ce qu'il dit et la rendra pédante.'

Je ne le dirai pas que longtemps vous vivrez
Comme unique beauté dans plus d'une mémoire;
Je sais qu'alors de moi sans pitié vous ririez
Me traitant de flatteur qu'il ne faut jamais croire.

Non ! je ne dirai pas que mon cœur malheureux
A votre amour, hélas, depuis longtemps aspire;
Car vous répondriez : 'Pauvre prétentieux,
Pourquoi veux-tu de toi tant me pousser à rire ?'

Non ! Je ne dirai rien ! J'en veux faire un secret.
Personne ne saura combien vous étiez belle ;
Je veux être le seul à savoir votre attrait
Pour rendre sans rivaux mon cœur qui vous appelle.

A madame L.

D'où proviennent ces vers, vous direz-vous, Madame
Quand vos yeux maternels liront ce que j'écris ?
Ils sont nés d'un enfant dont l'affectueuse âme
Connaît d'une maman l'incalculable prix.

Jamais sur mon chemin votre aimable présence
Jusqu'ici n'est venue à mon cœur se lier ;
Mais ce cœur sans avoir fait votre connaissance
Ne pourra maintenant jamais vous oublier.

Car vous êtes, Madame, une mère vous-même,
Et je trouve si beau le rôle des mamans;
Quand je pense à la mienne, à ma mère que j'aime,
Si vous saviez combien mes traits d'amour sont
[grands !

Mais vous êtes semblable à ma mère adorée
Puisque le même rôle a béni vos amours;
C'est pourquoi, sans jamais vous avoir rencontrée
Je vous aime déjà pour vous aimer toujours...

(Scène collégiale.)

Au dortoir

Tout dort dans le dortoir immense
 Excepté moi;
Enroulé dans mon lit, je pense
 Sans cesse à toi.

Il fait bien noir. La nuit est belle
 Aux amoureux;
Moi, je suis seul et me rappelle
 Mes jours heureux.

Dis-moi, t'en souvient-il encore
De nos beaux jours,
Où nous sentions poindre l'aurore
De nos amours ?

Qu'elles étaient belles ces heures
De doux aveux !
Mais nous en vivrons de meilleures
Si tu le veux.

Ces souvenirs dûs à l'absence
Me rendent fou ;
J'y revois trop bien ta présence
Un peu partout.

Jeanne ! Tu me parais assise
Au pied du lit ;
Et tu m'as l'air toute surprise
De ton petit.

Tu sembles approcher sans cesse
 Pour m'embrasser;
Et tout joyeux, moi, je m'empresse
 De t'enlacer.

Attention ! Car par mégarde
 J'ai chuchoté;
Et le surveillant me regarde
 Comme irrité.

J'ai prononcé ton nom, petite,
 Sans le savoir;
Ce qui n'est pas chose licite
 Dans un dortoir.

Et c'est pourquoi, d'un œil sévère
 Le surveillant
Vise mon lit, où je vénère
 Ton air charmant.

Bonsoir ! Je le vois qui s'avance
 Pour me punir ;
Pour éviter la pénitence
 Je vais dormir.

Mais si tu veux, petite amie,
 Reviens demain ;
Tu sais si bien semer la vie
 Sur mon chemin...

Ma mère

Il existe, en ce monde, une personne chère
Dont la vie est pour tous un temps de vrai bonheur ;
Mais dont la mort fait naître un éternel malheur
Et cet être adoré — c'est à chacun sa mère.

Vous, vénérable mère, à qui je dois ma vie,
Vous, dont les tendres soins furent pour moi si doux,
Comment pourrais-je un jour les énumérer tous
Vos immenses bienfaits ? Dites, mère chérie ?

Vos veilles, vos chagrins, vos nombreux sacrifices ;
Vos peines, vos douleurs, et vos afflictions,
Vos souffrances, vos pleurs et vos privations ;
De votre amour pour moi quels visibles indices !

Lorsqu'encore au berceau j'ignorais tout le monde
Et ne distinguais pas les gens autour de moi ;
Je sentais en mon cœur je ne sais quel émoi
Lorsque vous me pressiez sur vous une seconde.

Oui ! Je vous distinguais seule au milieu des autres
Quand vous veniez vers moi pour me prendre
[en vos bras ;
Je me souviens toujours que je ne voulais pas
Accepter de baisers si ce n'étaient les vôtres.

En dépit de mon âge, oh ! déjà douce mère,
Mon cœur à votre égard battait d'un grand amour ;
Il se sentait heureux le soir de chaque jour
Lorsque vous m'endormiez en disant la prière.

Jamais, oh ! non jamais... ô vous mère que j'aime,
Votre fils n'oubliera vos soins et vos bontés ;
Et vos nombreux bienfaits en mon âme incrustés
Me feront souvenir de votre amour extrême.

Plus tard, lorsque la mort vous aura moissonnée
Et qu'au ciel pour toujours vous jouirez de Dieu ;
Tout bas... je pourrai dire admirant le ciel bleu :
"Mère, c'est pour ce lieu que votre âme était née."

TABLE

PAGES

Dédicace.....	7
Au lecteur.....	9
Première partie — Soupirs.....	13
Parjure.....	15
Une fleur.....	17
Le secret.....	21
Mélancolie.....	23
Ecris-moi.....	25
Exil.....	27
Ennui.....	29
Ninon.....	33
Sonnet—Orgueil.....	35
A un jeune homme — Adieu.....	37
La présence.....	39
Souvenirs.....	41
Regrets.....	45
Retrouvée.....	47
Elle est morte.....	49
A une jeune fille — Adieu.....	53
Plaintes.....	55
Sur la montagne.....	57
La voix.....	59
Lettre à A. T.....	63
Le jour de sa fête.....	69
Sans espoir.....	73

Deuxième partie — Sourires.....	75
C'est nous.....	77
La coupure.....	79
Voix du cœur.....	81
Vos yeux.....	83
Le 5 novembre.....	87
Un chocolat.....	89
Punition.....	93
Ta bague.....	97
Votre gâteau d'éponge !.....	99
Conseil.....	101
Dans mes yeux.....	103
Je ne le dirai pas.....	107
A Madame L.....	111
(Scène collégiale) — Au dortoir.....	113
Ma mère.....	117



Fin du volume





PS
9513
I78S6

Giroux, Hercule
Soupirs et sourires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 13 02 13 012 1